

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER
CENTRE DE PETIT-BASSAM

INTRODUCTION
A L'ETUDE DE LA VIE CONJUGALE
EN MILIEU URBAIN IVOIRIEN

Réflexions partielles et provisoires

Philippe HAERINGER
1977

COMMUNICATION ORALE AU SEMINAIRE SUR L'EDUCATION A LA VIE FAMILIALE
ORGANISE PAR LE MINISTERE DE LA CONDITION FEMININE AVEC LA COLLABORATION
DU FONDS DES NATIONS UNIES POUR LES ACTIVITES EN MATIERE DE POPULATION
ABIDJAN, 24-28 OCTOBRE 1977

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE MER
CENTRE DE PETIT-BASSAM

INTRODUCTION
A L'ETUDE DE LA VIE CONJUGALE
EN MILIEU URBAIN IVOIRIEN

Réflexions partielles et provisoires

Philippe HAERINGER
1977

COMMUNICATION ORALE AU SEMINAIRE SUR L'EDUCATION A LA VIE FAMILIALE
ORGANISE PAR LE MINISTERE DE LA CONDITION FEMININE AVEC LA COLLABORATION
DU FONDS DES NATIONS UNIES POUR LES ACTIVITES EN MATIERE DE POPULATION
ABIDJAN, 24-28 OCTOBRE 1977

Une méthode d'observation de la vie familiale

Après la présentation chiffrée qui vient de vous être faite sur la foi d'un sondage statistique réalisé par l'Institut Ivoirien d'Opinion Publique, mon exposé procèdera d'une démarche scientifique exactement inverse, mais complémentaire.

Maintenant que nous sommes renseignés sur la répartition numérique d'un certain nombre d'indicateurs simples de la famille ivoirienne, il convient de poursuivre l'analyse en profondeur et d'observer le vécu de cette famille dans son intimité, dans sa quotidienneté.

Pour cela, nous sommes évidemment obligés d'abandonner les grands nombres. Ce que j'essaye de promouvoir à Abidjan, avec quelques étudiants, c'est une observation prolongée sur un nombre limité de cas, mais suivis dans toutes les ramifications de la vie, au cours d'entretiens personnalisés, amicaux, qui peuvent s'étendre sur des mois entiers. Tout y est observé, jusqu'à la gestuelle et les moindres péripéties des emplois du temps.

C'est dans les infimes détails de la vie de tous les jours que l'on découvre les vrais problèmes de la vie familiale, ses ressorts et ses mobiles, et la vraie nature des relations inter-personnelles. C'est par des petits riens que peuvent se comprendre, par exemple, les liens qui unissent l'homme et la femme, les rôles respectifs qu'ils se donnent, ou encore leur adhésion plus ou moins grande à la vie citadine.

Cette démarche intimiste permet donc d'aborder des notions telles que celle de foyer par laquelle je vais essayer d'analyser la vie conjugale comprise dans tous ses aspects et pas seulement sous l'angle de la procréation, largement abordée par ailleurs au cours de ce séminaire et que je mettrai maintenant entre parenthèses.

Qu'il me soit permis de me défendre d'avance sur le front de la fiabilité des résultats obtenus. Ceux que je vais évoquer ne sont que partiels et provisoires, mais une chose est claire : le profond examen de quelques vies permet, avec une rigueur égale à la démarche statistique, mais sur un tout autre plan, de cerner des lois sociales, des faits de structure dont les évolutions personnelles ne sont que des révélateurs. Il est bon, dans cette optique, de varier les éclairages et donc de multiplier les exemples, mais il n'est ni possible ni nécessaire d'additionner des grands nombres. Cela est important, car ainsi, en dépit du gigantisme de la ville, l'étude de la société citadine reste possible.

Quant à la franchise et à la justesse des témoignages, elle sont d'autant mieux acquises que l'entretien est approfondi, mais nous nous donnons une garantie particulière en inaugurant l'analyse par la reconstitution rigoureusement chronologique de tout ce qui remplit -au plan neutre des faits et gestes- les journées, les semaines et les ans.

I. LA NOTION DE FOYER

Il s'agit de caractériser le contenu et la signification de la vie familiale et plus particulièrement de la vie du couple (dans lequel il convient d'inclure les enfants) ou, plus largement, de la vie du ménage, pour recouvrir les situations de polygamie et inclure les cousins et neveux associés au ménage urbain.

On peut parler de ménage, mais l'idée de foyer est bien plus intéressante que celle de ménage. C'est bien le moins que l'on puisse attendre d'une cellule familiale qu'elle constitue un ménage, c'est-à-dire une unité d'habitation et d'organisation matérielle. On verra cependant que ce minimum n'est pas forcément atteint en milieu urbain ; il suffit de se reporter à des phénomènes tels que :

- . l'absentéisme souvent excessif des maris
- . la séparation des budgets de l'homme et de la femme
- . le faible niveau d'organisation matérielle lié, pour de nombreux ménages, aux mauvaises conditions d'habitat.

Le foyer, c'est davantage que le ménage, si l'on se réfère au symbolisme du feu, de la chaleur rayonnante, de la communion qui s'instaure entre des personnes réunies autour d'un feu, qu'il s'agisse :

- . d'un feu de joie
- . d'un feu de veille
- . d'un feu-refuge
- . ou plus prosaïquement du feu de la marmite, du repas.

Ce symbolisme unitaire et chaleureux du mot "foyer" me conduit à l'utiliser pour évoquer une cellule familiale où règnerait un sentiment d'appartenance à un tout, un sentiment de cohésion, d'identité commune, et irréductible, donc de solidarité et de partage; où existerait une communication réelle entre ses membres et singulièrement entre les époux.

Autrement dit, un foyer serait un ménage qui cultiverait un certain bien-être au-delà de l'utilitaire, et en aurait conscience, et où

l'amour conjugal, parental et filial aurait un rôle de premier plan. Je crois qu'il serait dommage d'achever ce séminaire sur la vie familiale sans évoquer cette dimension.

Mais il ne faut pas non plus s'arrêter à l'idée statique d'un foyer-cocon, d'un foyer-nid. Il est nécessaire d'introduire la dimension du mouvement, de la dynamique d'une unité familiale -et ici le terme de foyer ne suffit peut-être plus. Il s'agit de s'interroger sur la destinée que se donne un couple si couple il y a, sur les projets qui l'animent, et finalement sur le sens qu'il donne à son existence dans la ville et à la construction familiale qu'il réalise dans ce cadre.

En d'autres termes, y a-t-il un objectif commun consciemment partagé

- . en matière de procréation et d'éducation, certes,
- . mais aussi en matière d'épargne et d'investissement,
- . de promotion sociale et de choix culturel,
- . de façon d'être et de vivre, notamment à l'égard des attaches villageoises.

Ce qui revient à se demander s'il existe une aventure conjugale et à l'identifier.

Il est évident qu'on ne pourra pas répondre d'une façon complète et définitive à cette interrogation en quelques minutes, ne serait-ce qu'en raison de la multiplicité des situations. Ce que je puis faire seulement, c'est apporter quelques éléments, quelques illustrations empruntées à l'observation de la vie quotidienne dans un milieu social médian; vie quotidienne dont on peut dès à présent énoncer quelques axes :

- . L'organisation budgétaire du ménage
- . Le vécu de l'espace habité, du logement
- . Le chassé-croisé des emplois du temps
- . La communauté de repas et de loisirs
- . Les échanges verbaux entre époux
- . La préséance dont jouit ou ne jouit pas le mari
- . Le rôle du voisinage et de l'environnement
- . L'emprise de la grande famille

II. L'ORIGINE DU COUPLE

Comme il a déjà été dit au cours de précédents débats, la famille citadine, dans ce pays, est en train de se chercher, naviguant entre deux champs d'influences :

- . La tradition villageoise, encore très vivante
- . La modernité, encore largement exogène, mais qui cependant s'explime au moins partiellement dans des formes et des modèles propres à la cité ivoirienne.

Ce dernier trait prouve que la famille citadine ivoirienne s'est tout de même en partie trouvée; c'est néanmoins sous l'éclairage des contradictions dans lesquelles elle se débat que je crois devoir en engager l'évocation afin d'entrer directement dans le vif du sujet.

Pour plus d'efficacité, je me bornerai à évoquer des cas de ménages ayant à leur tête des salariés du niveau "commis", gagnant de 40 à 80.000 francs par mois. C'est à ce niveau que, me semble-t-il, les contradictions sont les plus flagrantes, sans doute parce que, à ce niveau, la plupart des contradictions observables dans le comportement du couple trouvent leur source dans l'origine même du couple, c'est-à-dire dans la façon dont il s'est constitué.

On constate en effet qu'en dépit d'une option généralement définitive du commis pour un mode d'existence citadin, ou tout au moins pour une conquête progressive de sa citadinité, il reste souvent dépendant du patriarche villageois, son père, en ce qui concerne le choix de son ou de ses épouses. Une certaine résistance est possible, mais qui ne peut se prolonger longtemps, car à ce niveau social encore, le néo-citadin prend grand soin de ne pas couper les ponts avec son milieu d'origine. Après une ou deux propositions refusées ou simplement différées, la troisième est acceptée bon gré mal gré, alors même qu'une image d'épouse-camarade, sur la base d'un niveau scolaire équivalent, a parfois commencé de germer dans l'esprit de l'intéressé.

Ainsi voit-on des mariés forcés et même des polygames malgré eux. Il ne faut pas en conclure pour autant que le "bénéficiaire" soit complètement en désaccord avec ce qui lui arrive. Le choix du père est souvent considéré comme raisonnable et le modèle villageois de l'épouse n'est pas toujours véritablement rejeté.

Toujours est-il que le ménage part le plus souvent sur des bases difficiles ou, dans le cas où la difficulté n'est pas ressentie, sur des bases qui ne sont du moins pas celles d'un véritable foyer tel que nous l'évoquions.

Au village, la notion de foyer se conçoit à l'échelle de la famille patriarcale; elle n'est pas fondée sur le couple.

En ville, seul le couple peut en être le support et il est évident que pour des adultes nés au village et éduqués au village (c'est une situation qui recouvre encore plus des trois quarts des cas), cela suppose une mutation psychologique considérable.

Il n'est pas certain que, pour des ménages constitués librement par deux partenaires égaux dans leur niveau scolaire et leur ancienneté dans la ville, cette mutation s'opère aisément. A fortiori en est-il ainsi avec des couples "fabriqués" au village sur une base d'inégalité entre l'homme et la femme. D'ailleurs, même lorsqu'il y a frustration du nouveau citadin dans le choix de son épouse, on ne peut affirmer, sauf exception, que cette frustration soit ressentie par référence à une notion de couple à laquelle il adhérerait et qu'il aurait aimé mettre en pratique. Ce serait trop simple.

Force est de constater, quoi qu'il en soit, que les relations interpersonnelles continuent, en ville, de se référer largement au modèle villageois, comme d'ailleurs les autres aspects de la vie familiale. Mais le cadre villageois a disparu, le cadre urbain contredit en partie ces relations et les dénature. D'où les conflits et, ce qui est sans doute plus grave, une relative vacuité de la vie

familiale urbaine, une perte de substance qui n'est pas nécessairement compensée par l'acquisition de valeurs nouvelles, du moins pas tout de suite.

III. LES NIVEAUX DE CONTRADICTION

Entrons dans les faits et examinons par exemple la situation de polygamie dans une "chambre-salon" urbaine, incluse dans une cour collective.

Au village, chaque co-épouse a son logement et ses champs. Elle constitue, avec ses enfants, une entité semi-autonome. En ville, la promiscuité est totale et oblige le mari, pour atténuer l'antagonisme toujours à vif, à une attitude d'indifférence apparente, à un mutisme qui n'est pas fait pour enrichir la vie familiale. Cette option de non-communication est souvent adoptée par les co-épouses elles-mêmes qui décident de s'ignorer pour ne pas envenimer leur conflit. En fait, c'est souvent la première épouse qui impose silence à la seconde. Extériorisée ou pas, la haine opposant deux co-épouses se transmet parfois à leurs enfants respectifs, ce qui est encore plus dommageable.

Evoquons un autre problème de promiscuité, celui qui apparaît au niveau de la cour où, comme chacun le sait, cohabitent de 5 à 10 ménages sur 200 à 400 mètres carrés.

On ne peut nier un certain avantage social lié à la cour, au moins lorsqu'on y constate une certaine homogénéité ethnique. L'homme y trouve des solidarités et la femme une compagnie pour ses longues journées sédentaires et pour se rendre au marché. Mais la vie du couple n'y trouve pas son compte : le mari voit son épouse lui échapper sous l'influence de ses "copines"; la tenue du ménage et même des enfants,

semble-t-il, souffre du papotage perpétuel (selon l'homme) des femmes -mais aussi, bien entendu, du caractère de l'habitat et de l'impersonnalité de la situation de co-locataire.

Dans cette complicité bavarde à laquelle adhère ses femmes, le mari décèle d'autre part un discours qui ne lui est pas favorable : "elles parlent contre les garçons, et passent leur temps à comparer les situations qu'on leur fait". Le bavardage se prolonge tard le soir et le mari est bien souvent contraint d'aller se coucher tandis que sa femme reste dehors, ce qui n'est pas conforme à l'étiquette phallocrate.

Les conditions d'habitat sont essentielles. Ce n'est sûrement pas l'effet du hasard si les quelques cas que nous avons observés en habitat individuel, à Yopougon, dans des logements SICOGI ou SOGFIHA de plusieurs chambres, la sérénité familiale était d'un tout autre ordre à niveau socio-économique équivalent, et polygamie ou pas.

Est-ce au détriment d'une certaine gaîté féminine ? Les femmes des cours d'Adjamé ou d'Abobo se disent contentes de leur vie de voisinage. Mais les maris, à coup sûr, préfèrent l'autre solution. Pour leurs intérêts d'hommes. Mais la vie de foyer y trouve peut-être aussi, globalement, son compte.

Venons-en maintenant au facteur temps, à l'organisation du temps quotidien. Là aussi la ville accroît les conflits, dénature la vie familiale et la vide, à la limite, de tout contenu.

Avec un emploi salarié et, souvent, trois ou quatre heures de transport urbain (aller retour), l'homme ne peut, même s'il le désire, être longtemps chez lui. Pour le peu de temps qui lui reste, il lui faut choisir entre ses copains (toutes relations illégitimes mises à part) et sa famille. Cela n'est pas particulier à Abidjan. C'est un problème universel.

Mais ici l'effet de vacuité est peut-être plus grave car cette situation prend directement la suite d'une situation villageoise où l'homme et la

femme se retrouvent, au moins partiellement, sur le lieu de leur travail: les champs. Et aussi, partiellement de même, au sein des réjouissance collectives. En ville, la femme ignore tout du travail de son mari, jusqu'à son salaire et surtout son salaire. D'autre part, sauf en cas de fête ethnique de quartier, l'homme n'emmène pas, dans la couche sociale que nous étudions, sa femme le soir dans ses loisirs même innocents.

Attardons-nous aux repas et à la façon dont ils sont pris. La femme ne mange jamais avec l'homme. Les enfants aussi mangent à part et souvent les grands séparés des petits. Chacun dans son coin. Et c'est évidemment fort dommage pour la vie familiale. Au village aussi hommes et femmes mangent séparément, mais les uns et les autres pris dans le cercle de la vie patriarcale, donc en groupes. Ici, l'homme se retrouve seul devant son plat et cela prend une autre signification, d'autant que s'ajoute à cela des désirs culinaires spéciaux ; plus exactement, les femmes et les enfants doivent se contenter, devant la cherté de la vie, de plats moins chers : les restes du riz-sauce de la veille le matin (tandis que le mari se réserve le thé, le lait et le pain), un féculent sans sauce à midi, puisque le mari ne rentre pas, les féculents chers tels que l'igname n'apparaissant guère que les samedis et dimanche, en supplément du constant riz-sauce, mais à l'intention souvent exclusive du mari et de ses visiteurs. Ainsi l'homme maintient-il, sur ce plan, sa différence.

Notons à ce propos encore un signe de changement chargé de signification : il n'est pas du tout rare de voir un père de famille attirer à sa table non seulement son grand fils mais sa fille, la mère restant à ses fourneaux. Pourquoi cette cloison systématiquement maintenue entre les époux ? A tous instants de la journée, l'homme et la femme semblent évoluer dans des sphères qui leur sont propres, même lorsque le temps commun ne leur fait pas défaut, par exemple au cours des longs samedis et dimanches un peu ternes que l'un et l'autre passent en grande partie dans la cour collective sans se voir. C'est que dans notre cas de figure la femme est illettrée et par voie de conséquence, ou de surcroît, peu ouverte à la mouvance urbaine : "Que pourrait-elle comprendre ?". Le dialogue, de fait,

se limite à des questions d'intendance et, plus précisément à des questions d'argent, habituellement exprimées en termes conflictuels.

La montée constante et souvent brutale des prix alimentaires est une source permanente de revendication de la part de l'épouse, car ce n'est qu'en considération des achats de nourriture qu'elle reçoit délégation sur une part des revenus du mari. Une somme fixe lui est allouée mensuellement, chaque semaine ou chaque jour (de 500 à 1000 francs par jour, qui couvrent ou non les achats de riz, souvent effectués en gros une fois par mois). Toute autre dépense est à la discrétion du mari, y compris l'habillement de sa femme ou de ses femmes, ainsi que leurs dépenses sociales, par exemple celles que leur occasionnent leurs proches parents. L'épouse se trouve ainsi placée sous tutelle.

Si l'épouse travaille ou commerce, tout se complique et d'après discussions déterminent la part que la femme doit prendre aux dépenses du ménage : son propre habillement au moins, toutes les dépenses alimentaires parfois, la femme retrouvant alors sa fonction traditionnelle. C'est qu'en ce cas deux budgets s'affrontent et, s'ils collaborent, ils restent toujours perçus comme des entités distinctes. Tradition villageoise là aussi, mais fondée sur l'hypothèse de gains féminins insignifiants. En ville, cette insignifiance reste la réalité pour de nombreux petits commerces féminins souvent pratiqués sporadiquement, mais il peut en être autrement.

L'attitude des maris de la catégorie étudiée vis-à-vis du travail féminin est empreinte de tiraillements divers. Ils ont tendance à s'opposer à ce que leur femme s'adonne à un commerce à la fois peu lucratif et socialement peu valorisant. Un commis a conscience de tenir un rang; laisser sa femme griller des arachides à un coin de rue, c'est pour certains déchoir, et les gains attendus ne sont pas à la mesure des risques encourus : ménage et enfants mal tenus, aventures extra-conjugales. Ainsi, de nombreuses épouses sont interdites de commerce par leurs maris auxquels elles en font amèrement reproche dans la mesure où elles estiment presque toujours ne pas être suffisamment pourvues par eux en pagnes et en bijoux.

Il arrive qu'un mari cherche à promouvoir l'activité commerciale ou artisanale de sa femme, mais alors sa mise de fonds le conduit à combattre le principe de la séparation des budgets et sa femme doit lutter, souvent en le trompant sur ses gains, pour conserver un avoir propre. Le dialogue conjugal n'est pas plus sain, semble-t-il, lorsque la femme parvient par son propre dynamisme à une réussite économique. Dans ce cas les rapports de dépendance, fondement du lien conjugal, font place à une autonomie réciproque, éventuellement teintée de rivalité, qui aboutit normalement -les contraintes du temps aidant- à une démobilisation de l'épouse vis-à-vis des tâches ménagères. Cette évolution est facilitée par une situation de première épouse ou par la présence, dans le ménage, de filles ou de nièces adolescentes capables de prendre le relais des responsabilités domestiques. A la limite, l'engagement conjugal n'a plus guère, alors, de contenu.

C'est qu'en effet cette autonomie réciproque au niveau de la quotidienneté se projette dans le futur, dans le long terme, à travers des stratégies d'épargne, d'investissement, et des dépenses extra-ménagères. Au-delà même de sa sphère professionnelle, l'épouse femme-d'affaire entend rester maîtresse de ses disponibilités financières et résiste aux propositions d'investissement commun que lui fait inlassablement son mari, non sans y parvenir parfois.

Elle a plusieurs raisons à cela. Réputée femme active, elle est l'objet des mêmes sollicitations familiales et villageoises que l'est son mari de son propre côté. Illettrée (par hypothèse), elle est d'ailleurs davantage tournée vers le village et la thésaurisation traditionnelle. Mais surtout, les investissements immobiliers urbains que lui propose généralement son mari lui inspirent une méfiance justifiée : qui gèrera le produit locatif commun ? Or, lorsqu'une telle femme s'acharne à gagner de l'argent, c'est bien en pensant à elle, à ses enfants, à sa mère, et souvent en réaction contre une défaillance réelle ou pressentie d'un mari volage ou avare. Une forme d'assurance.

Revenons au cas de l'épouse ne pratiquant aucune activité lucrative pour remarquer qu'elle dispose souvent, contrairement à ce que l'on

croit, de longues séquences de temps libre dans sa journée ou dans la semaine. Ce n'est pas une loi, des mères de famille nombreuse peuvent être débordées, mais dans une cour où la solidarité entre les femmes joue pour la garde des enfants et lorsque le mari ne rentre pas à midi (ce qui simplifie la cuisine), les disponibilités en temps peuvent être appréciables. Elles sont même considérables, en cas de polygamie, pour l'épouse dont ce n'est pas le tour d'assurer le ménage (les alternances sont le plus souvent de trois jours ou d'une semaine et s'appliquent à l'ensemble des travaux ménagers, sauf les soins aux enfants de la co-épouse), ou lorsqu'une nièce ou la fille aînée prend le relais. Il est jusqu'au temps de préparation de la "sauce", réputé long (deux heures), qui peut être considéré, à bien y regarder, comme un temps semi-libre puisqu'il ne s'agit que de surveiller une cuisson, du moins lorsque ne s'y ajoute pas la confection d'un "foutou" ou d'un "tô". A ce titre le riz, qui progresse en milieu urbain, est un facteur non négligeable de libération de la femme.

Il faut donc se demander à quoi les femmes urbaines non actives emploient leur temps libre. On constate que dans certains cas les visites à d'autres femmes (presque toujours apparentées ou originaires du même canton) prennent une place importante. Il s'y ajoute, surtout le samedi et le dimanche, des manifestations de groupe (associations d'originaires, baptêmes et funérailles), mais ce que nous retiendrons surtout c'est l'importance du temps libre ou semi-libre passé dans la cour ou le logement sans utilisation précise, ce qui le rend peu discernable du temps domestique actif.

En milieu villageois traditionnel, le temps domestique, d'ailleurs davantage limité par les travaux aux champs ou au marigot qu'il ne l'est en ville par les emplettes au marché, trouve ou trouvait des emplois multiples, dépassant largement le simple entretien au jour le jour de la vie (préparation des repas, toilette, lessive, tressage...) auquel ils semblent se réduire en milieu urbain : il y a et surtout il y avait les travaux de conditionnement des récoltes, le jardinage de case, et le multiforme artisanat ménager, producteur de produits alimentaires élaborés, d'objets utilitaires ou de parures rituelles, les conditions

d'une vie proche de l'autarcie assurant la plénitude du temps. L'habitat familial, élément essentiel de cette autarcie, requérait lui-même des soins d'entretien attentifs.

En milieu urbain, où l'on n'est que locataire, et d'un espace minuscule, la démobilisation de la femme -pour ne parler que d'elle- vis-à-vis d'une entité domestique privée d'une bonne part de sa signification est évidente et normale. A la densité gestuelle du temps rural succède un grand vide que masque mal la perpétuation d'un certain nombre de gestes empruntés au vieux fonds, en matière de puériculture par exemple, ou de soins corporels.

Les gains en temps disponible ne peuvent être mis à profit, au niveau culturel considéré et dans les conditions habituelles d'habitat, pour une amélioration qualitative de la vie domestique. La contradiction est flagrante entre la quantité de temps disponible et la dépendance de la femme même indigente vis-à-vis du service onéreux d'autrui : le succès des "toclo-toclo", repriseurs ambulants, est significatif. La contradiction est tout aussi remarquable entre ce capital-temps et le faible niveau d'organisation de l'espace habité, sur quoi les exhortations d'un mari acquis à certains principes ont peu de prise.

Quant à la vie de l'esprit, le handicap d'un acquis scolaire faible ou nul, la méconnaissance de la langue des mass-media, la faible participation de la femme à la vie de la cité et jusqu'à sa médiocre mobilité dans l'espace urbain (pas toujours cependant) n'offrent évidemment pas les conditions voulues pour que les temps de loisir soient des temps de culture. Il y aurait cependant lieu de tenter une analyse de contenu des longues conversations que tiennent les femmes entre voisines tout au long du jour et sans doute découvrirait-on alors les éléments d'un discours évolutif, interrogateur et critique, peut-être même les germes d'une réflexion de choc sur la condition urbaine...

Que peut, enfin, pour l'éducation de ses enfants nés en ville, scolarisés (n'oublions pas que leur père est commis), une mère de famille née hors de la ville et prise dans son engrenage ? Elle peut leur être un lien

avec leurs origines profondes, mais elle ne peut plus être l'éducatrice fondamentale que redeviendra peut-être sa fille ou sa petite-fille sur d'autres bases. Son savoir-faire et ses valeurs rurales sont en partie caducs et non transmissibles. C'est le drame, passager mais universel, de l'exode rural, ici particulièrement marqué du fait de la brutalité exceptionnelle de l'explosion urbaine. On démontrerait aisément que les déséquilibres de la vie quotidienne et familiale sont moins accusés dans les petites villes rurales ou dans des pays culturellement comparables mais dont le taux de croissance urbaine est moins fort; ne serait-ce que parce que, dans de tels contextes, l'habitat familial parvient à maintenir en partie ses droits face à la montée de l'habitat collectif.

En conclusion...

Voici donc, à grands traits, quelques aperçus de la vie quotidienne d'un ménage néo-citadin caractéristique, je crois, d'une situation moyenne dans la ville d'Abidjan. Cette situation est certes plus proche de la base que du sommet, mais les sommets sont moins peuplés que la base... Il faut savoir, en particulier, que les néo-citadins (nés au village) resteront largement majoritaires dans la ville tant qu'elle conservera son rythme de croissance démographique : II à I2 %, dont 9 % dus au seul exode rural.

Il est bien évident que ce portrait ne pouvait être que caricatural dans le cadre d'un exposé si court. Il peut être contredit point par point selon l'expérience de chacun, car bien des nuances et des précisions devraient lui être apportées; ce n'est, en outre, qu'un portrait provisoire, une esquisse qui devrait en réalité laisser la place, dans un stade d'analyse plus poussé, à une sorte de typologie rendant compte d'une certaine diversité de "modèles".

Une conclusion semble néanmoins devoir s'imposer, si l'on se réfère à notre interrogation première : les réalités vécues paraissent, en général, très éloignées des conditions d'une vie conjugale étroitement partagée. Mais il est très difficile de charger d'un signe positif ou négatif les éléments qui concourent à cette conclusion, car ils renvoient à des grands dossiers de civilisation tels que ceux de :

- . la cour collective
- . la condition de locataire
- . la polygamie
- . les liens d'interdépendance entre famille nucléaire urbaine et patriarcat villageois
- . la séparation des budgets des époux
- . la prééminence masculine

... et quelques autres, qui sont à la base des problèmes de la famille urbaine mais qui, en même temps, la dépassent largement.